Le Monde.fr

Critique

# Dominique Rolin, femme-livre

LE MONDE DES LIVRES | 07.06.07

Dominique Rolin a donné aux mots "roman" et "autobiographie" d'autres sens. Parce qu'elle a renoncé en 1962, avec éclat, dans *Le For intérieur*, aux personnages et à la narration linéaire, avec intrigue et dénouement, on a cru qu'elle ralliait le Nouveau Roman. Or, une lecture attentive des livres qui précèdent cet apparent revirement montre, comme son biographe Frans De Haes le souligne, qu'il existe une continuité dans cette oeuvre dont le premier titre, *Les Marais*, paru en 1942 chez Denoël, a été constamment réédité pendant un demi-siècle.

GAMMA/RAPHAËL GAILLARDE
La romancière d'origine belge Dominique Rolin sur le plateau de l'émission "Bouillon de culture" en mars 2000.

Les textes les plus intimes de Dominique Rolin, qui mettent à nu la complexité de ses rapports familiaux et la violence des passions, sont des romans de soi. Et, inversement, son imaginaire est trop centré sur le noeud de vipères familial pour ne pas être guidé par la mémoire, amie-ennemie avec laquelle l'écrivain engagera un vrai duel.

Elle tisse une immense fiction, où elle affirme, à parts égales, sa liberté et sa conviction d'avoir un destin. *"On ne dirige rien*, disait-elle dans un entretien de 1966, lors de la republication du *Gardien* (1954), *à part une solide discipline personnelle du travail. Une fois qu'on est durement amarré au radeau de son choix, il faut s'en remettre aux dieux. Le mouvement qui vous emporte ici plutôt que là doit être considéré comme l'indicateur irrésistible des itinéraires."* Cette discipline explique la longévité exceptionnelle de cette entreprise commencée dans une lointaine adolescence, dont Dominique Rolin a conservé la rage, le rire, l'inventivité provocante.

Dès 1935, Dominique Rolin envoie une nouvelle, le "Repas de famille" (repris dans *Les Géraniums*, La Différence, 1993), au directeur d'un hebdomadaire qui, sans la publier, l'oriente vers un mensuel qui prend le texte. Dominique Rolin a 22 ans. Elle vient de terminer ses études (d'arts décoratifs et de dessin) qui feront d'elle, plus tard, une illustratrice de talent, et elle s'apprête à devenir bibliothécaire pour dix ans.

Elle appartient à une famille de lettrés. Son grand-père maternel, Léon Cladel, est un écrivain français de renom. Judith Cladel, la soeur de sa mère, est également romancière. Comme le prouveront les lettres de ses parents, après la parution du livre qu'elle leur consacre en 1965, *La Maison, la forêt*, elle n'est pas isolée intellectuellement. Sans approuver le regard que leur fille pose sur eux, ils sont dotés d'une lucidité et d'une tolérance assez grandes pour comprendre cette initiative. Frans De Haes cite ces lettres qui éclairent l'ambiguïté de ces rapports familiaux, où la communication est possible, sans être consensuelle. Dominique Rolin ne cherchait pas la parole lisse.

En 1939, *Les Marais* est achevé, mais c'est le début d'un parcours de trois ans encore. Refusé (ou plus exactement *"différé"* dans l'attente d'un autre manuscrit) par Gallimard, il paraît dans

l'hebdomadaire *Cassandre*, dirigé par Paul Colin qui avait été quelques années auparavant le premier lecteur de la romancière.

Cette publication dans une revue favorable à la politique allemande vaudra après la guerre un rapide interrogatoire à Dominique Rolin, dont la bonne foi sera avérée. Durant cette période tourmentée, elle est plus préoccupée par un mariage malheureux avec le poète Hubert Mottart, dont elle a eu une fille, et par le besoin de trouver une issue éditoriale. Son feuilleton romanesque est repris en volume par Denoël, alors l'éditeur d'Aragon, Céline, Nathalie Sarraute, Antonin Artaud.

Frans De Haes raconte avec précision les avanies de cette arrivée en France. Dominique Rolin entremêle vie privée et vie littéraire, en autant d'événements auxquels ses livres plus tardifs feront allusion. Sa liaison avec Robert Denoël, l'assassinat énigmatique de ce dernier en 1945, la rencontre du sculpteur Bernard Milleret construisent une autre femme, mais ne la détachent pas d'obsessions anciennes. Son prix Femina, pour *Le Souffle* (Seuil, 1952), en fait un écrivain à succès, mais assez rebelle pour se faire virer du jury Femina peu après l'avoir intégré.

Car aucune habitude ne s'instaure. C'est une quête au fond de soi, à laquelle Dominique Rolin s'attache et qui trouvera son plein épanouissement - après *Le Lit* (1960), récit qu'elle

consacre à la maladie et à la mort de Bernard Milleret -, **avec la rencontre de Philippe Sollers, en compagnie duquel elle va radicaliser son style. Le biographe propose des analyses parallèles des deux oeuvres, qui, sans jamais se rencontrer explicitement, témoignent de recherches analogues. Kierkegaard et Freud sont des catalyseurs[1].**

Avec *Le Corps* (Denoël, 1969), l'orientation littéraire est définitive. Le ton Rolin est en place pour les quarante années à venir. Ses phrases, y écrit-elle, *"travaillent avec dureté, dans la perspective de la seule lecture véritable et vérifiable, celle de T. puisque je n'écris que pour lui. (Car T. est le Texte, le Trauma, un homme debout, bras tendus à l'horizontale. T. est le Tissu du Temps,Traum* (rêve) *et Tür* (porte)*, Témoin, Tout, Tu, Toi."*

C'est, selon De Haes, dans *Les Eclairs* (Denoël, 1971) que la romancière atteindra la plénitude de son originalité, qui qualifiera désormais les différentes séries suivantes, que la narration soit onirique, fantasmée ou réaliste, notamment du *Jardin d'agrément* (1994) à *Lettre à Lise* (2003), parus chez Gallimard. Même si avec le temps, Dominique Rolin est amenée à donner des clés et à décrypter ses récits, il y a une part de mystère irréductible à l'anecdote et aux noms découverts.

Rarement vie d'écrivain - qui fait aujourd'hui son entrée dans le Larousse - aura été davantage une vie vouée à la littérature. Car les événements privés n'ont de réalité que fondus dans cette analyse infinie qu'est la succession des livres. Dans *La Voyageuse* (où elle décrit la survie de son âme après sa mort), elle tente, nous dit son biographe, de *"s'arracher seule à l'étreinte de son propre cadavre"*, pour donner *"aux milliers de Dominique"* qu'elle fut *"l'unité qui les autorisera, en toute justice, à porter* (son) *vrai nom"*.

---

**LES PAS DE LA VOYAGEUSE, DOMINIQUE ROLIN** de Frans De Haes[2].

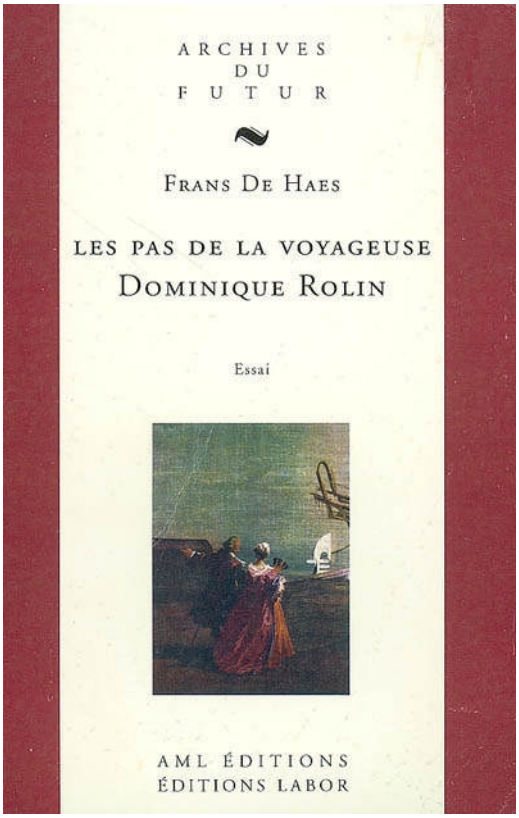
**René de Ceccatty**
Article paru dans l'édition du 08.06.07

Voir aussi sur pileface :

- Elle l'appelle Jim_ PLUS
- Cologne (eau de)_ PLUS
- Le sexe du rire_ PLUS

[1] soulignement pileface

[2]. AML Editions/Editions Labor, 270 p.




**LES PAS DE LA VOYAGEUSE : DOMINIQUE ROLIN**
**Par FRANS DE HAES**

Dominique Rolin est l'auteur de trente-sept volumes. En premier lieu, des romans — vingt-neuf exactement, depuis *Les Marais* (1942) jusqu'à *Lettre à Lise* (2003) —, mais aussi deux recueils de nouvelles, une pièce de théâtre, un carnet de rêves, une autobiographie fictive de Bruegel, un livre d'entretiens, un recueil d'essais…
Cette œuvre frappe par l'extrême régularité de sa production, par une remarquable discipline de travail, par le regard somptueusement baroque qu'elle jette sur le monde, sur la société et sur son noyau élémentaire, la famille. Humour et cruauté marquent cette mise en scène indéfiniment reprise de la composition et de la décomposition du «corps» familial, de l'agglutination des individus en son sein, de leur infantilisme, de leur courage aussi, du comique sombre des situations, de la limite existentielle et langagière qui en résulte pour la plupart.
La profondeur et la singularité de cette expérience méritaient une approche de fond, étayée par de nombreux documents inédits et susceptible de faire vivre les textes majeurs, tout en fournissant une solide base historique et biographique à l'ensemble..
Frans De Haes, né à Bruxelles en 1948 et attaché aux Archives et Musée de la Littérature depuis 1979, a travaillé particulièrement les œuvres de Lautréamont, Bataille, Sollers, Nougé, Hellens et Jacqmin. Il est par ailleurs traducteur de l'hébreu biblique et du néerlandais.